

ANDREA

LA LUMIÈRE ENTRE par les fenêtres en ogives. Michelangelo joue avec les particules de poussière qui, projetées par le faisceau lumineux, viennent se cogner contre la table en marbre. Les mains agiles du sculpteur passent de l'ombre à la clarté sans se lasser. Il attend.

Frère Guido est venu le chercher dans la matinée en lui disant que l'un des leurs était mort et que le supérieur lui permettait de l'ouvrir. Guido n'emploie jamais le mot « disséquer ». Par respect, dit-il, pour le trépassé, mais aussi pour les vivants qui se doivent de l'étudier avec religiosité.

Michelangelo continue de caresser la lumière, quand il entend les pas s'approcher. Il ne lève pas les yeux vers la porte. Il connaît parfaitement l'enchaînement de gestes que les frères commencent. Presque une danse.

Guido arrivera le premier et, après un bref salut, indiquera le sexe et l'âge du défunt. Frère Andrea et

un autre moine entreront à leur tour. Ils porteront le corps recouvert d'un linceul blanc qu'ils déposeront délicatement sur la table en marbre. Guido récitera une petite prière et, après le dernier amen, le silence s'installera.

Andrea voudra rester pour voir ce qui demeure à l'intérieur du corps quand l'âme s'en est allée. Mais Guido lancera son inéluctable : « Mes frères, laissons le maître à son travail. Allons rejoindre le nôtre ! » Et Michelangelo se retrouvera seul dans ce face-à-face qui ne l'émeut plus.

Une fois seulement, il a refusé d'inciser. Derrière Guido, Andrea portait sous un drap blanc, serrée contre sa soutane, une forme minuscule qui semblait plus légère que l'air. Michelangelo a simplement dit que cela lui était impossible, qu'aucun être ne pouvait se dissimuler sous le linceul. Et Andrea lui a répondu :

« Comme je vous comprends, maître. L'âme de l'enfant, en s'arrachant du corps pour s'élever vers le Ciel, a pris avec elle une bonne partie des chairs... »

C'était la première fois que Michelangelo entendait la voix d'Andrea. Il ne sait pas s'ils se sont parlé depuis. L'entendre ne l'intéresse pas, ce qu'il aime c'est le regarder.

La porte s'ouvre. Ils entrent. Michelangelo ferme les yeux. Il attend les informations concernant le cadavre. Mais les pas s'arrêtent à peine le seuil franchi et aucun son ne vient briser le silence.

Il ouvre les yeux. Il y a Guido et, derrière lui, deux frères qui portent le corps. Andrea n'est pas là. Le cœur de Michelangelo se serre. Une pensée lui traverse l'esprit.

« Eh bien, frère Guido, que se passe-t-il ? »

– Maître, je ne trouve pas de mots. Jugez par vous-même... »

Les deux frères posent le cadavre sur le marbre. Le corps sous le drap est encore souple. La mort doit dater de peu.

« Frère Andrea n'est pas avec vous ce matin ? »

Le regard de Guido élude la question. Il entame la prière.

Le cœur de Michelangelo se serre un peu plus. Il chasse, une nouvelle fois, l'idée qui le taraude.

La prière est finie, les frères restent, incapables de revenir sur leurs pas, de s'éloigner. Michelangelo hésite à attendre leur départ pour commencer la dissection.

Le poids du lin décide pour lui. Dans un bruit sec, un pan du tissu tombe, dénudant une jambe d'homme.

Michelangelo la regarde attentivement. Les poils sont longs et blonds. L'intérieur du genou est recouvert par un léger duvet. La cuisse est vigoureuse, il n'a pas besoin de l'inciser pour sentir la densité des muscles attachés à la rotule. Le pied est fin, les ongles sont propres et parfaitement coupés. L'homme était jeune. Vingt ans peut-être.

Michelangelo a complètement oublié la présence des frères. Il touche le mollet. Comme il l'avait deviné, la peau est souple, à peine cireuse.

Le cœur de Michelangelo bat à tout rompre.

Avec délicatesse, il découvre entièrement le corps. Le sexe est caché par un linge. Il ne regarde pas le visage. Pas encore. L'idée qui cherchait à s'immiscer a maintenant envahi son esprit.

Le torse est imberbe. Les tétons, couleur corail, hissés sur leurs petits monticules de chair, flottent sur la peau immaculée. Les proportions du corps sont parfaites, telles qu'il les avait imaginées.

Andrea, c'est toi qui gis sous mes yeux, n'est-ce pas ?

Comment résister plus longtemps à l'envie de regarder le menton, la bouche, le nez et les paupières closes ? Définitivement closes.

Un râle s'échappe de la gorge de Michelangelo et va frapper la voûte.

Ce bruit extirpe les frères de leur immobilité. Guido tend une petite bible à Michelangelo.

« Il a laissé cela pour vous, maître. »

Le sculpteur reste muet. Il aimerait demander ce qui s'est passé, ou tout simplement pourquoi. Mais il n'y arrive pas. Rien à part ce râle.

Les frères s'éloignent. Michelangelo est maintenant seul dans le silence de la pierre. Il range sa lame et la petite bible dans sa besace.

Jamais il n'a touché le visage d'Andrea. Comment pourrait-il, à présent, ouvrir son corps ?

Andrea, tu es la beauté à l'état pur. La perfection des traits, l'harmonie des muscles et des os.

Quand il l'a vu porter un cadavre, la première fois, il a cru à une allégorie du Christ. Sa jeunesse, sa beauté lumineuse, sa force à soulever si franchement la mort ne pouvaient faire de lui que le fils de Dieu. Et puis, il y avait son regard. Bleu sans peur. Direct comme la foudre du Jugement dernier. Michelangelo est venu disséquer dans la morgue de ce couvent romain pour le simple plaisir de contempler Andrea.

Ils se sont à peine parlé et, malgré cela, Michelangelo a aussitôt reconnu son corps nu, maintenant sans éclat. Il le regarde une dernière fois et l'abandonne à la